

## Le critique comme créateur

Jacques Pelletier

Volume 14, Number 1 (39), Fall 1988

France Théoret : narratrice de la subjectivité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/200759ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/200759ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

### ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Pelletier, J. (1988). Le critique comme créateur. *Voix et Images*, 14(1), 127–129.  
<https://doi.org/10.7202/200759ar>

## Le critique comme créateur

par Jacques Pelletier, Université du Québec à Montréal

Dans la production abondante et protéiforme d'André Brochu (poète à vingt ans, romancier à trente, essayiste depuis les débuts — de ses textes publiés dans **Parti pris** aux «lectures» de Gabrielle Roy, privilégiée dans son dernier livre, en passant par les ouvrages sur Hugo et Langevin), **la Visée critique** s'inscrit dans le sillage ouvert il y a bientôt quinze ans par **l'Instance critique** et marqué par **la Littérature et le reste**, ce dialogue épistolaire tenu avec Gilles Marcotte au tournant de la décennie.

Le titre de l'ouvrage en signale très justement l'esprit. La critique est d'abord et avant tout pour Brochu une réflexion libre, ce qui n'exclut pas un travail d'analyse ayant pour objectif de rendre compte de textes particuliers, mais ce travail trouve ses fondements dans les préoccupations individuelles et sociales du critique. Ce faisant, celui-ci accomplit à sa manière un véritable travail de créateur, d'écrivain.

En ce sens, il ne faut pas confondre, contrairement à ce que croient plusieurs, recherche et critique. La première activité relève de ce que l'on pourrait désigner grossièrement par le *Savoir*; la seconde est inspirée par des préoccupations d'écriture. Ceci dit, Brochu ne refuse pas la recherche: il faut tenir compte des savoirs, y recourir au besoin, mais en les intégrant dans une réflexion plus large et personnelle, dans une volonté d'interprétation qui repose sur des choix, des options, théoriques, méthodologiques, mais aussi personnels et politiques. C'est dans ce cadre très englobant que prennent place les «essais autobiographiques et littéraires» réunis dans la *Visée critique*.

L'ouvrage comporte quatre parties, dont les trois premières — «Autobiographies», «Circonstances», «Positions» — correspondent parfaitement au projet de l'auteur: reconstituer, le plus souvent via des textes de circonstances et des fragments inédits, son itinéraire (biographique, intellectuel et à l'occasion politique) depuis l'enfance en insistant surtout cependant sur les années 1960 et 1970; la quatrième partie est constituée de «lectures» qui, bien que fort suggestives, ne me paraissent pas liées de manière très étroite à la problématique centrale du livre. Pour l'essentiel, elles ont été publiées après les récits autobiographiques et les énoncés de principe théoriques et politiques. D'où sans doute la raison de cet écart, par ailleurs significatif: pourquoi et comment, en l'absence d'un projet national dynamisant, soumettre les textes à une interprétation historique portée par l'espoir alors que l'époque, pour parodier un titre de Gabrielle Roy, en est une de détresse et de désenchantement?

Nonobstant cette réserve, l'ouvrage s'avère passionnant entre autres par ce que l'auteur révèle de lui-même, son enfance de rêve à Saint-Eustache empreinte toutefois d'une certaine solitude due à son statut d'enfant prodige — qui se prolongera, comme on sait, dans son engagement comme professeur d'université dans la petite vingtaine —, son adolescence marquée par la fascination pour Sartre, l'écrivain et le penseur génial qui lui sert alors de modèle, dont il partage l'ambition — qu'il qualifie de folie — d'écrire un chef-d'œuvre *qui m'arracherait tout cru aux aléas de l'existence et me catapulterait en pleine immortalité*<sup>1</sup>. À défaut, de quoi devenir à tout le moins un grand critique en réunissant dans le cadre d'une méthode globalisante l'intuition d'un Jean-Pierre Richard et la rigueur d'un Roland Barthes.

C'est le projet qui anime Brochu au milieu des années 1970, après l'échec de son roman *Adéodat I*, qu'il n'hésite pas à qualifier de livre *fou*, écrit en état d'hypomanie, forme comme il le dit lui-même, de *folie douce* qui sera remplacée par la suite par une folie *dure*, la psychose maniaco-dépressive qui le minera durant quelques années. Là-dessus, Brochu écrit des pages extrêmement émouvantes dans lesquelles on sent presque du regret, de la nostalgie à tout le moins pour cette période faite d'oscillations entre extases et déprimés, à laquelle le lithium a mis fin, mais au prix d'un renoncement aux ambitions littéraires de la jeunesse et par le fait même à une certaine forme de plénitude existentielle: *Le soin de ma santé, confie-t-il, me délivra de ce qui avait fait le sens de ma vie* (p. 61). Après, *une fois qu'on est mort* (*ibid.*) d'une certaine manière, reste

*l'obscur désir de vivre — même quand le Québec se renie jusqu'au blanc de l'âme, se vend à tous les diables* (p. 62).

On ne saurait mieux dire que ce destin individuel a partie liée avec l'avenir collectif. Ainsi, lorsque Brochu a l'ambition de devenir un écrivain — puis un critique — génial au début des années 1960, c'est aussi pour contribuer de cette manière à la mise au monde d'une littérature nationale, elle-même comprise dans un projet de libération collective. Ce n'est pas par hasard qu'il se retrouve membre fondateur de *Parti pris* en 1963; c'est qu'il entend être partie prenante, par ses travaux, de la révolution à accomplir.

Cette conviction servira de toile de fond à ses analyses durant la décennie suivante avec une phase d'exaltation, d'espoir lors de la victoire du P.Q. en novembre 1976, suivie du désenchantement post-référendaire. Cela ne l'empêchera pas de constater le développement d'un champ littéraire solide depuis lors, d'une grosse machine qui, estime-t-il, un peu désabusé, *navigue sur un volcan, comme une métaphore en l'air à laquelle l'oxygène risque fort de venir à manquer* (p. 101). D'où une désillusion certaine qui recoupe celle qu'on retrouve dans le «récit de vie» de Jean-Marc Potte, autre membre fondateur de la revue *Parti pris*, dans *la Communauté perdue*<sup>2</sup>.

Reste donc —faute de mieux? — la littérature. Et, en l'occurrence, la critique *pratique de connaissance essentiellement tournée vers l'œuvre* (p. 109) et pratique d'écriture aussi, le critique rivalisant *de style, ou de lucidité, ou de finesse avec l'auteur* (p. 116). La critique, en somme, comme écriture au second degré, réflexive, mais pour autant n'en engageant pas moins celui qui la pratique comme individu avec ses convictions, ses préoccupations, ses espoirs, ses désillusions.

Dans cette perspective, la critique est aussi création, création de non-fiction, mais création tout de même. C'est ce qui fait son intérêt, ce par quoi André Brochu lui-même est un grand critique, un des meilleurs que le Québec ait produit jusqu'ici: au courant des méthodes de la critique moderne, mais ne s'y asservissant pas, les mettant plutôt à contribution, au service d'une démarche profondément personnelle et originale qui n'appartient qu'à lui.

1 André Brochu, *la Visée critique*, Montréal, Boréal, 1988, p. 55.

2 Jean-Marc Potte, *la Communauté perdue*, Montréal, VLB éditeur, 1987.